

Du 18 au 22 février 2014

CALIGULA

D'Albert Camus

Mise en scène Stéphane Olivié-Bisson

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

LECTURE DES CARNETS D'ALBERT CAMUS

SAMEDI 22 FÉVRIER À 14H – GRANDE SALLE

ENTRÉE LIBRE

"Dans ces carnets, ni détails intimes ni étalage complaisant, simplement l'anxiété face à ces jours qui s'ils ne sont pas notés fuient comme s'ils n'avaient pas été. Neuf cahiers d'écolier composent ces trois volumes évoquant trois temps de la vie et de l'œuvre d'Albert Camus: Mai 1935 à Février 1942; Janvier 1942 mars 1951 et enfin Mars 1951 à Décembre 1959. Très tôt destinés à la publication, plutôt pudiques ils ne contiennent aucun bavardage mais une mosaïque de styles qui nous rappelle que l'œuvre chez Camus commande au style. C'est le portrait secret et émouvant d'un artiste qui découvre un peu du sens de sa vie et de son œuvre au fil des jours et du développement des trois périodes, comme l'on dit d'un peintre, de son œuvre: L'Absurde, la Révolte et enfin l'Amour.

Les carnets sont comme un balcon sur la mer, une fenêtre surplombant l'œuvre et cette silhouette incertaine, ses incessantes métamorphoses. Camus se sert de ses carnets comme d'un espace d'élaboration et de brouillon, un lieu où il risque son écriture, pas le journal d'un romancier mais plutôt celui d'un artiste qui crée des mythes à la mesure de son angoisse et de sa passion, de son "désordre affreux" et de son anarchie profonde.

C'est là aussi qu'il rend compte de ses voyages, défend ses textes contre la critique qui le blesse souvent mais aussi là aussi qu'il témoigne de ses admirations: Tolstoï, Melville, De Foe, Cervantes, Stendhal. C'est encore là qu'il se confronte à la maladie, à sa mort annoncée, au vertige du temps, à la tentation du suicide. Mais il est principalement question de l'écriture, sa "joie profonde".

C'est en effet dans ces carnets qu'il jette toutes ses forces dans l'exténuante passion de créer car pour le reste il s'avoue volontiers "démuni et le plus nécessiteux des êtres." C'est à mes yeux le journal d'un homme blessé qui se tient droit."

Stéphane Olivé Bisson

À NOTER ÉGALEMENT :

Représentation supplémentaire de Caligula
Samedi 22 Février à 16h

CALIGULA

texte Albert Camus – version primitive de 1941
mise en scène Stéphane Olivié Bisson

avec

Bruno Putzulu **Caligula**
Gauthier Baillot **Cherea**
Claire Hélène Cahen Drusilla, **femme de Mucius**
Clément Carabédian **le deuxième patricien**
Pascal Castelletta **le premier patricien**
Patrick d'Assunçao **Hélicon**
Jean de Coninck **le vieux patricien**
Maxime Mikolajczak **Scipion**
Cécile Paoli **Caesonia**

assistante à la mise en scène Tatiana Breidi
scénographie Georges Vafias
costumes Rose Marie Melka
lumières Lauriano de La Rosa
musique Jean-Marie Sénia
enregistrement et mixage musique Frédéric Jacqmin
création images François Bisson Roux
réalisation images Thomas Knoll et Bessem Ben Khaled
maquillage Make up forever
coiffures et perruques Atelier spectacle Any d'Avray
construction décors Soft Prod – Paradis Décors avec l'aide des Ateliers Marigny

production déléguée : l'Avant-Seine / Théâtre de Colombes I production exécutive : Prima donna
coproduction : l'Avant-Seine / Théâtre de Colombes, Compagnie Lamberto Maggiorani I avec la
collaboration de la Comédie de Picardie, avec l'aide à la production et à la diffusion d'Arcadi et le
soutien du FIJAD, de la SPEDIDAM et de l'ENSATT
coréalisation : Athénée Théâtre Louis-Jouvet
Le texte de la pièce, accompagné d'un dossier sur le spectacle, est publié dans le n° 1296 (janvier
2011) de la revue L'avant-scène théâtre.

Création du spectacle à l'Avant-Seine / Théâtre de Colombes le jeudi 4 novembre
2010 à 20h30

CONTACT PRESSE

Magali Folléa
Tél. 04 72 77 48 83 - Fax 04 72 77 48 89
magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre
site www.celestins-lyon.org

RENSEIGNEMENTS - RESERVATIONS

Tél. 04 72 77 40 00 - Fax 04 78 42 87 05 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)
Toute l'actualité du Théâtre sur notre site www.celestins-lyon.org

note d'intention

Caligula – une enfance chez les barbares

« On dit qu'enfant, Caligula et ses frères et sœurs se comportaient tels que la nature les avait faits, ignorant tout des ressorts de l'hypocrisie. S'il est devenu plus tard cynique et sans illusions, c'est aussi parce que Rome était devenue un champ de massacre où son père Germanicus était lui-même tombé sans que sa fin ne soit jamais élucidée. Sa famille fut d'ailleurs presque entièrement anéantie.

Alors qui est Caligula ?

Régulièrement en proie à des terreurs nocturnes, Caligula souffrait de sautes d'humeur brutales, passant de phases d'agitation extrême à des périodes de profonde lassitude. C'est souvent parce qu'il était égaré ou effrayé qu'il commettait les pires excès. Et nombre de jeunes nobles à Rome se conduisaient à peu près de la même manière. De plus tous les désordres de son comportement étaient aggravés par de lourds abus d'alcool. Caligula était un jeune étalon qui refusait de se laisser brider.

C'était comme s'il se précipitait au-devant de tous les vices qui détruisent simultanément le corps et l'âme, se fuyant lui-même et suivi par lui-même comme un chien de l'enfer.

Caligula était d'allure gauche et un peu ingrate, atteint de calvitie précoce et ayant souvent recours aux postiches et aux artifices du maquillage. Quant à son visage, naturellement affreux et repoussant, il s'efforçait de le rendre plus horrible encore, en étudiant devant son miroir tous les jeux de physionomie capables d'inspirer la terreur et l'effroi. Empereur d'une fausse république, régnant dans ce sombre climat de suspicion et de délation inhérent au despotisme. Un monde froid et cruel, répugnant réceptacle de commérages et de calomnies où les sentiments généreux sont systématiquement anéantis par l'habitude de la crainte et de la soumission.

La République et ses valeurs purement romaines d'honneur et de mérite étaient bien mortes pendant que la violence et la corruption entraînaient dans les mœurs. Face au conservatisme frileux et à la veulerie des dignitaires et des notables, le spectateur est toujours tenté de trouver une justification aux excès de Caligula. D'ailleurs, à l'époque, les humiliations qu'il faisait subir aux nobles et à la classe sénatoriale enchantaient le peuple. Caligula est toujours demeuré depuis l'enfance et bien après, malgré ses écarts, l'« enfant chéri » de la foule et des armées. Plus populaire que ne le furent jamais Auguste et Tibère son prédécesseur, Caligula a hérité de la renommée de son général de père, Germanicus. Il grandit à l'écart, convaincu par sa mère qu'il était entouré d'ennemis. Un homme qui un jour pense qu'il est un dieu et le suivant semble un enfant effrayé. Un homme qui rit en ordonnant une exécution et fond en larmes s'il voit son cheval revenir boiteux. Un homme qui, les nuits d'orage, se cache la tête sous les draps et le jour a le courage d'inciter à son propre meurtre.

Peut-être, si l'Empire n'avait jamais été créé, aurait-il pu être un homme de bien ? Il se savait entouré d'une cour d'assassins, de menteurs et de fourbes. Il était l'un des hommes les plus seuls de son temps, même ses sœurs avaient comploté son assassinat. Et puis quoi après Caligula ? La guerre civile ? L'insurrection ? Le meurtre et l'anarchie ? Ce fut sa plus grande tentation : déchaîner l'anarchie sur son palais et sur le monde. Il ressentait le voluptueux pouvoir du destructeur. C'était sa plus belle extase. Suétone rapporte ce mot de Caligula expirant : « Je suis encore vivant ! ». Et cet autre petit fragment : « Ce que vous ne comprendrez jamais c'est que je suis un homme simple. » Car que peut-on bien faire de sa vie quand le besoin d'absolu ne trouve nulle part de réponse ? Quand on aime le monde avec la force du désespoir et avec une crainte de le perdre qui en fait mieux encore ressortir les beautés ?

La pièce de Camus tourne comme aimantée autour d'un axe unique, la mort, comme autour d'un soleil.

Elle s'ouvre sur la mort, celle de Drusilla, la sœur de l'empereur, son unique amour et son unique refuge. Caligula est bel et bien la chronique d'une mort annoncée et réclamée par un homme qui n'a jamais officiellement renoncé à l'enfant qu'il était et qui, pour fêter l'occasion, danse face au miroir en attendant que s'abatte sur lui la sentence. Tout le monde croit que Caligula est devenu fou. Rien n'est moins sûr. Il se peut au contraire qu'il ait fait la preuve de sa lucidité en prenant Rome pour l'enfer qu'elle était devenue. Rome méritait Caligula et Caligula méritait Rome.

Quant au rôle de Caligula, il réclame de l'acteur une souplesse virtuose. Les contradictions fondamentales du personnage s'offrent à l'acteur en même temps qu'elles réclament de lui une qualité complexe et un don pour le vertige. Caligula est-il sincère ? Lui-même doit l'ignorer souvent. Et c'est la rencontre artistique avec cet acteur, Bruno Putzulu, dont j'ai pu admirer souvent l'aptitude au déséquilibre et au funambulisme, qui sera motrice de l'ensemble. Un acteur tel que lui, capable de prêter au rôle force et vista comique en même temps qu'une vulnérabilité quasi enfantine et tout cela bien éloigné de la frêle icône romantique ou du tyran hystérique que l'on peut être parfois tenté de représenter. Bruno est un acteur qui comprend et sent très bien la poésie et le lyrisme d'une langue tout en sachant la relier au concret, au terrien. Si j'ai choisi Bruno c'est aussi parce qu'il a l'amour de la troupe, de l'œuvre menée sur un mode collectif. Sa longue expérience de huit ans à la Comédie-Française l'atteste. Je sais qu'il n'a de cesse de rechercher la compagnie d'un groupe enthousiaste et rigoureux, entièrement fédéré autour d'un projet artistique ambitieux. Camus écrivit à la fin de sa vie une phrase qu'il aurait très bien pu prêter à son Caligula : « J'ai échappé à tous et j'ai voulu d'une certaine manière que tous m'échappent. » Le pari de Camus dans cette pièce comme ailleurs dans son œuvre est d'affirmer qu'il y a toujours plus à admirer qu'à mépriser dans l'homme. »

Stéphane Olivié Bisson

le *Caligula* de Camus

« Le 26 septembre 1945, dans un Paris fraîchement libéré, *Caligula*, la pièce que Camus avait rêvé de monter à Alger, triomphe sur la scène du Théâtre Hébertot avec Gérard Philipe dans le rôle titre en Hamlet romain. Ce fut alors comme un coup de fouet sur la vie théâtrale parisienne qui avait tendance à s'endormir.

Caligula met en scène un homme investi du pouvoir suprême, aux frontières troubles de la divinité, qui s'acharne à vouloir atteindre l'absolu, convaincu de pouvoir l'approcher. Son intelligence est aussi aiguë et dispersée que ses propos sont sans retenue. *Caligula* condamne coupables et innocents indistinctement, une sorte de Nietzsche barbare.

C'est une pièce de théâtre impossible racontant le dialogue d'un seul au-dessus du vide, n'écoutant et n'entendant rien autour. Il se donne à lui-même la réplique comme pour accélérer sa vitesse et apercevoir sa fin comme une libération.

Caligula peut être aussi vu comme le drame du premier esprit libre de l'histoire du monde : il est allé au-delà du bien et du mal. Dans son monde il n'y a pas d'actions morales et il trouve cela parfaitement beau. Albert Camus, écrivain nobélisé, consacré et souvent aseptisé par les manuels est un dangereux classique. À la manière de son *Caligula* se heurtant aux sénateurs, il dénonçait la malveillance des intellectuels parisiens et prônait, pour se venger d'eux, d'être heureux avec furie. Il écrit *Caligula* à partir de 1938 à Alger avec l'intention d'y interpréter le rôle principal. Il remanie la pièce pendant la guerre, la retouche après les premières représentations de 1945 puis à nouveau en 1957 et 1958. Par ces opérations successives il polit sa première intention. La guerre, le nazisme et ses conséquences universelles l'ont amené à revenir sur son premier geste, plus intuitif, plus instinctif, plus ambigu et plus extrême. À trop amender sa pièce pour prendre ses distances avec son héros, Camus a éteint une poétique première que j'ai envie de retrouver. Voilà ce qui me conduit à choisir la version initiale de ce texte qui n'est d'ailleurs que très rarement montée.

« *Pièce d'acteur et de metteur en scène – écrit-il – je cherche en vain la philosophie dans ces quatre actes* ». D'autres l'ont trouvée pour lui mais *Caligula* offre, il me semble, un message assez ambigu pour qu'on lui épargne la vilaine étiquette de pièce à thèse.

L'humour ravageur de Camus et de son empereur, son charme, sa gaieté, sa délectation à choquer les gens respectables, son goût pour la bouffonnerie et une certaine forme de cabaret entraînent et ébranlent les certitudes dramaturgiques et la pesanteur philosophique qu'on est tenté de prêter à la pièce. La destinée de *Caligula* a inspiré à Alexandre Dumas une tragédie et à Camus un sommet d'ironie cruelle.

Passionné dès l'enfance d'histoire romaine et fasciné par *La Vie des douze Césars* de Suétone narrant les excès et les secousses des règnes du 1^{er} siècle après Jésus-Christ, j'y trouvai une furia violenta sensuelle et troublante qu'incarnait encore plus parfaitement la figure égarée de *Caligula*, à la manière d'un enfant précipité dans le siècle le plus vénéux de l'histoire. En feuilletant ces pages antiques je découvrais tout un théâtre en place où tous les instincts qui gouvernent souterrainement l'homme étaient à nu, où leur commerce se faisait librement à ciel ouvert. C'est bien ce qui, originellement, a fait naître en moi le désir d'un tel spectacle. Un moment où l'on peut se permettre de tout dire, de débarrasser les intentions les plus noires du fatras hypocrite de la bienséance.

À ce titre le personnage de *Caligula* est un prodigieux accélérateur de particules, un révélateur savoureusement dangereux. »

Stéphane Olivié Bisson

la scénographie

« Cet espace n'est pas la salle du trône, c'est un lieu familier, un lieu où l'on a l'habitude de côtoyer la famille, les proches. C'est un espace à qui on peut allouer un attachement particulier. Est-ce la chambre d'enfant du palais ?

Dans ce genre de pièce, dans les maisons bourgeoises, les grands-parents, les parents et les enfants ont passé des moments marquants. C'est la chambre figée dans le temps qui continue à perpétuité d'occuper une place centrale dans la vie du foyer.

Des pans de mur en papier défraîchi, moulures, quelques vestiges de plus anciennes générations, d'autres âges, d'autres époques, des objets rapportés des voyages, des objets utilitaires et quotidiens, des souvenirs de moments heureux, des objets inutiles ou détournés de leur rôle d'origine, des jouets royaux, des choses qu'on a eu la paresse de déplacer ou dont personne n'a eu le courage de se séparer, des collections d'objets. Mais la nuit, tout prend des dimensions étranges : les motifs du papier peint s'animent, les soldats de plomb prennent vie, le sol se met à respirer, il neige du plafonnier, le spectre de Drusilla traverse les murs, les matelas s'affaissent, les plantes se mettent à pousser à vue d'œil, la collection d'insectes se libère et des papillons envahissent l'espace... Un rideau rouge s'ouvre vers l'extérieur pour laisser voir la ligne des collines de Rome avec le ciel encore plein d'or, et souvent un paysage écrasé par la lumière lunaire. Les éléments du décor se déplacent au cours du spectacle, comme si le spectateur changeait d'angle, comme si le quatrième mur prenait successivement la place des trois autres. Caligula ne connaît de son règne que cette chambre d'enfant, une enfance prolongée, monstrueuse, en quête d'impossible. »

Georges Vafias

biographies

Albert Camus (1913-1960) – texte

Albert Camus ne connaît pas son père et passe son enfance avec sa mère en Algérie. Sa santé – il souffre de la tuberculose – ne lui permet pas d'accéder à une carrière universitaire. Après une licence de philosophie, il devient journaliste engagé (parti communiste et Alger-Républicain), puis est résistant.

D'une courte adhésion au Parti Communiste, il retire une méfiance de l'endoctrinement et la certitude que la stratégie politique ne doit jamais prendre le pas sur la morale. En 1943, il rencontre Jean-Paul Sartre et travaille au journal *Combat*. Albert Camus élabore une philosophie existentialiste de l'absurde résultant du constat de l'absence de Dieu et de sens à la vie. La prise de conscience de cette absurdité doit être considérée comme une victoire de la lucidité sur le nihilisme qui permet de mieux assumer l'existence en vivant dans le réel pour conquérir sa liberté. L'homme peut ainsi dépasser cette absurdité par la révolte contre sa condition et contre l'injustice.

L'auteur de *La Chute* se tourne vers un humanisme sceptique et lucide pour lequel il convient avant tout d'être juste. Il est Prix Nobel de littérature en 1957 et meurt dans un accident de voiture.

Stéphane Olivié Bisson – mise en scène

Après des études théâtrales à l'Université Paris III puis à l'ENSATT rue Blanche à Paris, Stéphane Olivié Bisson commence son apprentissage par un stage à la mise en scène à Lille au Théâtre de La Métaphore aux côtés de Daniel Mesguich. Il réalise sa première mise en scène, *Costa Dorada*, en 1994 à la Manufacture des Céillets à Ivry-sur-Seine. *Costa Dorada* est un travail qui met en regard l'œuvre poétique et le journal de Jacques Prevel et la correspondance d'Antonin Artaud. Suit la longue aventure *Quatre Heures à Chatila* de Jean Genet qui le mène de l'Institut du Monde Arabe à Paris jusqu'aux théâtres de Beyrouth, d'Amman en Jordanie ou de Jérusalem. En 2000, il monte *Sarcelles-sur-Mer*, une pièce écrite par son père, Jean-Pierre Bisson, au Théâtre de La Tempête à La Cartoucherie puis en tournée. Il se consacre ensuite plus largement au travail d'acteur sous la direction notamment de Magali Lérés dans *Littoral*, Joël Dragutin dans *Grande Vacances*, Stéphane Fievet dans *Laisse-moi te dire une chose* de Rémy De Vos, Marc Lesage pour son texte *Un bon moment de solitude* ou encore Nietzsche, *Wagner et autres cruautés*. Auteur et réalisateur de films documentaires il s'apprête à réaliser son premier long-métrage *La Dernière Image*, d'après un scénario dont il est l'auteur.

Georges Vafias – scénographie

Georges Vafias fait ses études d'architecture en Grèce, de philosophie de l'art et de la culture à Paris I et de scénographie à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs.

Il travaille à la fois comme scénographe au théâtre (en France et en Grèce) et comme architecte. Il collabore à différentes installations-expositions. Il est lauréat du troisième Festival International des Jardins. Il participe en 1990, à la conception du cinéma L'Entrepôt, en 1976 il fait la scénographie de l'exposition *Grandeur Nature* pour le département de l'Essonne et en 1998 la scénographie de l'exposition *Rites* à la Grande Halle de la Villette.

Lauréat du concours Art et Nature à Marseille, il effectue l'installation pour la place de l'Opéra en octobre 2000, pour la place Lully et la place de la Préfecture en 2002. En 2006 il crée l'installation pour la place du National Museum de Manama à Bahreïn.

Son projet pour le jardin d'enfants des Halles à Paris est lauréat et en cours de réalisation.

Il collabore avec les metteurs en scène : Michelle Lemoine, Jean-René Lemoine, Maria Zachenska, Regina Martino, Jean-Louis Cordina, Maria Gyparaki, Bruno Cochet, Nabil El Azan, Gil Bourasseau, Nicolas Struve. Il conçoit le théâtre portatif de la compagnie L'Art Mobile.

Il signe les décors pour les pièces *Pâques* de Strinberg, *L'Ode à Scarlett O'Hara*, *L'Adoration* et *Ecchymose* de Jean-René Lemoine, *Un fatal jeu d'amour* des frères Capek, *La Rencontre* de Georges Pompidou avec Mao Zedong, *Ruy Blas* de Hugo, *Sarcelles-sur-mer* de Jean-Pierre Bisson, *Le mot n'est pas encore inventé* de Marguerite Duras, *Babil des classes dangereuses* de Valère Novarina, *Soir bleu soir rose* de Perrine Griselin, dont il fait le décor et les costumes, *Cette nuit* de Maria Zachenska, *Homme pour homme* de Brecht, *En remontant le Niger* de Arezki Mellal. En Grèce, il réalise également les décors et les costumes pour de nombreuses pièces et pour des textes du répertoire contemporain grec.

Pour l'opéra il dessine les décors et les costumes pour *L'Olympiade* de Vivaldi, *Le Lamento d'Ariane*.

Il collabore avec le Athens Concert Hall pour des spectacles de musique contemporaine : *House Monsters* de Trainer, *Struwwelpeter* de Mousas, *Paraxeno den einai* de Mikroutsikos, *The Big Jazz Day* de Carter et Hancock et *Havana Night* de Sandoval, Valdez, etc.

Rose Marie Melka – costumes

Rose Marie Melka crée des costumes pour le cinéma, la danse, la télévision, l'opéra et le théâtre. Au cinéma elle réalise les costumes des films de Catherine Breillat, Sébastien Jaudeau, Tony Gatlif, Nicolas Boukhrief, Agnès Varda. Depuis 1998 elle réalise les costumes des chorégraphies de Bernardo Montet. Au théâtre elle travaille avec Régis Santon, Richard Foreman et très récemment avec Caterina Gozzi.

Lauriano de La Rosa – lumières

Directeur technique au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique depuis 1988, il travaille avec Philippe Adrien, Stéphane Braunschweig, Catherine Hiegel, Daniel Mesguich, Olivier Py, Michel Fau, Stuart Seide, Murielle Mayette, Jean-Pierre Vincent, Piotr Fomenko, Wajdi Mouhawad, Alfredo Arias, Stéphanie Loïk...

Au Théâtre de la Tempête, il travaille avec Philippe Adrien pour *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* de Copi ; *Excédent de poids insignifiant* de Werner Schwab et *Victor ou les enfants au pouvoir* de Vitrac.

À l'Aquarium, il travaille avec Frédéric Belier Garcia pour *Biographie : un jeu de Max Frisch* et *Lisa 1 et 2* de et par Fanny Mentré. Il travaille depuis 20 ans avec Xavier Marcheschi et Marjorie Nakache au Studio Théâtre de Stains.

Jean-Marie Sénia – musique

Jean-Marie Sénia fait ses études au Conservatoire de Strasbourg où il obtient un premier prix de piano à l'unanimité, puis à l'académie Franz Liszt de Weimar. Il est actuellement professeur au

Théâtre National de Strasbourg. Il ressuscite le concept de l'accompagnement en direct des films muets au piano.

Il compose 300 musiques au théâtre pour Jacques Lassale, Jean-Luc Boutté, Catherine Hiegel et Bruno Bayen à la Comédie-Française, pour Alfredo Arias au Palais des Papes (Avignon), Philippe Adrien au Théâtre de la Tempête, Marcel Bluwal au Théâtre de l'Œuvre en 2009. Il crée aussi plus de 900 musiques de film et de téléfilm : pour Claude Santelli, Joyce Bunuel, Jacques Fansten, Serge Moati, Mario Camus, Dai Sijie, Robin Davis, Jose Pinheiro, Jean-Louis Lorenzi...

Il met en scène *Là-haut*, avec Bernard Fresson à l'Opéra de Rouen, *Les Turlouours*, au théâtre du cinquième arrondissement de Lyon, *L'homme rêve*, avec Marie-Christine Barrault, *Sarah B.* avec François Marthouret et Sylvia Berger au festival Fénétrange en 2006.

Il écrit des chansons pour Yves Montand, Jean-Roger Caussimon, Rufus, Roger Vadim et Marie-Christine Barrault.

distribution

Gauthier Baillot – Cherea

Gauthier Baillot joue au théâtre sous la direction de Lars Noren, Christophe Perton, Charles Berling, Claude Yersin, Philippe Delaigue, Joël Jouanneau, Adel Hakim ou encore Agathe Alexis. Il aborde tour à tour les répertoires de Corneille, Sénèque, Dostoïevski, Shakespeare, Lagarce, Bond, Handke, Valetti ou Labiche. Il joue dans *Les Justes* de Camus et *Les Mains sales* de Sartre sous la direction de Guy- Pierre Couleau en 2009, à l'Athénée.

Claire Hélène Cahen – Drusilla, femme de Mucius

Formée au Conservatoire de Metz, puis à l'Institut d'études théâtrales de la Sorbonne, Claire Hélène Cahen intègre l'ENSATT en 2008, où elle travaille auprès de Marc Paquien, Matthias Langhoff et Michel Raskine. Elle joue dans les créations de Stéphanie Loik, Michel Didym, Bertrand Sinapi. Au cinéma, elle est comédienne dans les longs métrages de Hassan Ben Jelloun (*Les Oubliés de l'histoire* en 2009), Selma Bargach (*La Cinquième Corde* en 2010) et Philippe Sisbane (*Corso* en 2010).

Clément Carabédian – le deuxième patricien

Diplômé d'histoire, Clément Carabédian est formé au Conservatoire de Saint-Mandé et intègre l'ENSATT en 2006 où il participe à des ateliers-spectacles sous la direction de Christian Schiaretti dans *La Troade / Hippolyte* de Robert Garnier, Alain Françon dans *Les Ennemis* de Gorki... Récemment il joue dans *Lorenzaccio* mis en scène par Claudia Stavisky au Théâtre des Célestins et dans *Cymbeline* monté par Bernard Sobel à la MC93 en 2010.

Pascal Castelletta – le premier patricien

Pascal Castelletta suit l'enseignement de Philippe Chausson et Jean-Luc Moreau au Studio of Performing Arts en 1985, et intègre la comedia Stéphano Scribani en 1988. Il réalise sa première mise en scène en 1997, avec *Les Fleurs du mal* de Baudelaire ; suivront plus de vingt pièces, dont *L'Opéra de quat'sous* de Brecht, *Antigone* de Sophocle, *The Cabaret* au Théâtre de Ménilmontant en 2010.

Il est comédien au théâtre chez Xavier Durringer dans *Une envie de tuer sur le bout de la langue*, chez Stéphane Boubil dans *Essai sur Kafka*, Sylvain Lhermitte dans *La Cerisaie* ou Robert Cordier dans *All men are whores - All in the timing*.

Patrick d'Assumçao – Hélicon

Patrick d'Assumçao interprète au théâtre des textes de Cicéron, Nathalie Saugeon, Schnitzler, Sartre, Breton, Lars Norèn, Goldoni, Racine, Zweig, Beckett, Anouilh, Labiche ou Musset aussi bien que des Marx Brothers. Il joue sous la direction de Jean-Paul Tribout, Marc Goldberg, Christian Frégnat, Didier Weill...

Jean de Coninck – le vieux praticien

Jean de Coninck participe à plus de cinquante créations théâtrales depuis 1965 en interprétant aussi bien des auteurs classiques que contemporains. Il est dirigé par Patrice Chéreau, Georges Werler (*L'Avare* et *Le Résident*), Bernard Sobel (*Maximilien Robespierre* et *Le Juif de Malte*), Robert Hossein (*Coupable, non coupable*), Pierre Santini (*Charles XII*), Patrice Chéreau (*Richard II*), Yves Pignot (*Mère Courage*) et dernièrement par Lucie Berelowitsch (*Les Placebos de l'histoire*). Il est aussi présent au cinéma dans une dizaine de film, notamment *Un aller simple*, *Le Mors aux dents*, *Exit Exit* et *Vent d'Est*.

Maxime Mikolajczak – Scipion

Venu du Conservatoire de Bordeaux, Maxime Mikolajczak est issu de la formation de l'École régionale d'acteurs de Cannes (ERAC). Dans le cadre de cette formation de trois ans, il joue notamment pour les metteurs en scène Simone Amouyal, Alain Zaepffel, Didier Galas, Richard Dubelsk et Richard Sammut.

En 2009, il joue dans *Amphytrion*, mis en scène par Bérangère Jannelle au Théâtre de la Ville.

Cécile Paoli – Caesonia

Comédienne à la formation autant anglaise que française, Cécile Paoli apparaît au cinéma chez Ermanno Olmi ou Roger Coggio. Au théâtre, elle joue sous la direction de Marcel Maréchal, Thierry Harcourt, Roger Planchon, Jacques Weber ou John Barton. En 1984, elle joue avec la Royal Shakespeare Company. Elle participe à de nombreux téléfilms depuis 1980.

Bruno Putzulu – Caligula

Bruno Putzulu entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en 1990, puis à la Comédie-Française de 1994 à 2003. Il est engagé au cinéma par Jean-Luc Godard, Bertrand Tavernier, Jacques Audiard, Jean-Charles Tacchella, François Dupeyron, Michel Boujenah, Stéphane Giusti, Jean-François Richet ou encore James Ivory. Au théâtre, Bruno Putzulu joue sous la direction de Philippe Adrien, Catherine Hiegel, Frédéric Béliet-Garcia, Antoine Vitez, Alain Françon, Roger Planchon, Jean-Louis Benoit, Georges Lavaudant, Jean-Pierre Miquel ou Jacques Lassalle.

